

1

— Tu ne m'aimes plus...

Elle avait prononcé ces mots sur un ton mi-badin, mi-sérieux, du moins en apparence, mais dans le bleu profond de ses yeux, on pouvait lire un effarement véritable, comme si ce qui se passait entre elle et son fiancé n'était que la confirmation d'une inquiétude très vieille, très ancienne, plus ancienne que leur rencontre même. Non seulement elle ne lui plaisait pas, ne lui avait jamais plu, mais elle n'avait jamais vraiment su plaire à personne.

Et pourtant, sa beauté lui avait valu d'innombrables succès, avait fait tourner bien des têtes et l'avait très jeune poussée – c'était peut-être une illusion – vers la carrière d'actrice, dans laquelle du reste elle n'avait guère progressé. Il faut dire que, dans la fébrilité inquiète de ses vingt ans, elle avait encore devant elle bien des années pour faire ses preuves.

— Ce n'est pas ça, s'empressa de nier Robert, tu sais que je t'aime.

Et comme pour ajouter du poids à ses paroles, il se remit à embrasser Catherine avec une fougue qui lui parut néanmoins fausse, ou pour le moins peu convaincante.

Elle avait en tout cas imaginé que cette nuit – la première après l'annonce officielle de leurs fiançailles à leurs parents – serait plus romantique, plus exaltante. Le décor pourtant y était : une magnifique suite au très chic hôtel Waldorf Astoria de New York où un immense bouquet de roses rouges, commandé par un Robert prévenant, les attendait à côté d'une bouteille de Crystal. Si ce n'était pas le meilleur champagne, c'était certainement le plus cher, une dépense somptuaire pour tout autre couple de leur âge mais une bagatelle pour Robert, jeune avocat frais émoulu de Harvard, et surtout fils unique d'une des familles les plus riches et les plus en vue de la Côte Est américaine.

Les vertus habituelles du champagne n'avaient cependant pas opéré, ni la petite robe noire au profond décolleté que Catherine avait pris soin de porter et qui, du moins le prétendait Robert, le

faisait craquer, même si, curieusement, elle n'avait pour ainsi dire pas de poitrine... Elle avait pris soin, également, d'utiliser «son» parfum – celui qui supposément le rendait fou –, dont elle s'était vaporisée subtilement partout où, selon le mot de Marilyn Monroe – son idole –, une femme pouvait être embrassée...

Sous ses cheveux blonds bouclés, une grande ride barrait maintenant le beau front lisse de Catherine, car Robert, à dessein ou par hasard, négligeait ses seins, que la jeune femme considérait comme une «infirmité» et avec laquelle elle n'était pas parvenue à se réconcilier.

Déjà dans la voiture, sur le chemin de l'hôtel, le lourd silence de Robert lui avait mis la puce à l'oreille. Il faut dire que sa mère, malgré ses bonnes intentions, avait multiplié les fautes de langage et que son père s'était comporté avec son fiancé en véritable mufler, faisant des plaisanteries de mauvais goût, lui posant toutes sortes de questions embarrassantes, et ayant d'ailleurs refusé, sous prétexte qu'il ne se laisserait pas impressionner par un fils de riches, de porter autre chose que ses vieux vêtements des jours ordinaires. Il aurait quand même pu faire un petit effort !

Chez les parents de Robert, qui habitaient une résidence princière dans Long Island, la rencontre ne s'était pas non plus déroulée comme Catherine l'aurait souhaité, et si elle avait su maîtriser en partie sa nervosité et ne pas commettre de gaffes, elle n'avait pas conquis tout le monde. Elle avait assurément plu au vieux domestique Émile, qui avait tout fait pour la mettre à l'aise, à la mère de Robert aussi, qui s'était empressée de l'embrasser et de l'appeler sa bru, et qui l'avait même comparée à Claudia Schiffer, comme on le faisait d'ailleurs fréquemment.

Mais les deux sœurs jumelles de Robert avaient tenté plus ou moins subtilement de la ridiculiser et de la dénigrer, en un mot de la snober. Et son père lui avait réservé un accueil glacial, lui tendant une main expéditive et ordonnant aussitôt à son fils de le suivre dans son bureau, où il avait eu avec lui une conversation dont Robert avait refusé de lui révéler la teneur mais qui l'avait laissé blanc comme un drap et avait précipité leur départ.

Et puis, au fond, le soudain changement d'attitude de Robert n'était pas seulement attribuable aux différences entre leurs familles. En fait, Catherine était persuadée qu'elle avait, depuis les onze mois et treize jours qu'ils se connaissaient – romantique, elle tenait le calendrier rigoureux de leur amour – bénéficié d'une sorte de malentendu.

Robert était trop bien pour elle, beaucoup trop bien. S'il était tombé amoureux d'elle, ce n'était que « par erreur ». Avec sa belle tête blonde à la Robert Redford, son corps musclé de jeune dieu, sa Porsche blanche, et la fortune de sa famille, dont il jouissait d'ailleurs déjà grâce à l'extraordinaire allocation hebdomadaire de mille dollars que son père lui consentait, Robert pouvait avoir toutes les femmes, et surtout avoir des femmes beaucoup mieux qu'elle.

À la perspective terrorisante de se faire passer la corde au cou, Robert s'était peut-être réveillé de sa torpeur amoureuse, avait vu Catherine comme elle était vraiment, avec toutes ses insuffisances et les défauts qu'elle se prêtait : une obscure petite actrice sans talent. Éclairé par les lumières paternelles, il avait réfléchi, tiré des conclusions : l'écart entre les classes sociales finit toujours par rattraper l'amour, pourvu qu'on lui en laisse le temps. Mieux valait pour lui épouser une femme de son monde.

Soudain, ce qu'elle appréhendait depuis l'instant où ils s'étaient rencontrés arrivait. Elle aurait dû le prévoir, au lieu de se laisser prendre comme une mouche idiote par le miel frelaté des contes de fées de son adolescence. Si Robert l'avait, une heure seulement après leur rencontre, entraînée dans un voyage fou vers Paris, où il lui avait demandé, au sommet de la tour Eiffel, quel était son horaire pour les cinquante prochaines années, ce n'était que pour permettre à la vie de la faire tomber de plus haut.

Maintenant, l'heure des comptes avait sonné, et Catherine devait payer ses extases, ses rêves à crédit.

Pendant qu'elle était allongée nue sur le lit, c'était une observation de nature bien moins abstraite qui l'assassinait : malgré ses élans répétés, son amant affichait une déplorable mollesse. Son corps le trahissait, confirmait les horribles intuitions de Catherine.

Dans sa fierté de femme blessée, sa nudité lui parut tout à coup ridicule et, repoussant son amant, elle s'écria :

— Ce sont mes seins, hein ? Tu les as toujours trouvés trop petits...

— Mais non, voyons, je ne sais pas pourquoi tu dis cela, je les adore...

Il ne l'avait pas convaincue. Au lieu de s'approcher tendrement de lui, comme il semblait le réclamer par ses gestes, elle se mit à chercher autour d'elle son soutien-gorge.

Lui paraissait embarrassé, sans doute comme il ne l'avait jamais été de toute sa vie, et son sexe flasque entre ses jambes n'était certes pas pour redonner de la couleur à ses joues pâles. Tout

en se cherchant une contenance, il souhaitait se retrouver ailleurs, dans une autre chambre, une autre ville, un autre pays, à cent mille lieues de cette épreuve morale qui l'humiliait au plus haut point.

Il jetait vers Catherine des regards obliques, admirait ce corps mince, fragile comme une fleur à peine éclos, ce corps qu'elle n'aimait pas et qui le troublait habituellement au-delà de tous les mots. Il la voyait enfin récupérer son soutien-gorge, l'enfiler maladroitement, dans un état d'agitation qu'il ne lui avait jamais vu, puis passer son slip que, quelques minutes plus tôt, elle avait retiré sensuellement, comme tout ce qu'elle faisait, car pour lui chacun de ses gestes était une poésie, un chant.

Dès qu'elle eut sommairement caché sa nudité, Catherine se tourna vers son amant et, mettant ses deux mains sur ses hanches, l'air décidé, elle exigea :

— Maintenant, je veux une explication !

Robert était sensible, il n'était pas ennemi de la parole, mais il était un homme, et sa gorge s'étranglait.

Alors Catherine prit le premier verre qui lui tomba sous la main et le jeta contre le mur, où il se brisa en mille éclats.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Robert, étonné par cette violence inhabituelle chez son amie.

— J'attends que tu me parles.

Et comme il ne disait toujours rien, elle prit une lampe, une très belle lampe, et la projeta contre un autre mur, où elle se fracassa.

— Tu as perdu la tête, Catherine, arrête, je t'en prie !

— Je n'arrêterai pas tant que tu ne te décideras pas à me parler.

Elle s'approcha du téléviseur, un appareil Sony dernier cri, et mit la main dessus comme pour le faire basculer. Robert vit que les choses allaient un peu loin, leva la main en signe de reddition et laissa tomber, comme une véritable bombe :

— Il faut que nous rompions nos fiançailles.

— Ahhhhh ! hurla Catherine dans un long cri de douleur qui monta du tréfonds de son âme.

Elle poussa avec force le téléviseur, dont l'écran se brisa avec fracas au sol. Robert n'osait pas protester, mais il se sentait devenir nerveux, se demandant ce que lui réservait maintenant la colère de sa fiancée.

— Je le savais ! dit Catherine, je le savais !

On frappa alors à la porte. Un groom qui venait de porter des bagages à la chambre voisine s'inquiétait des cris de Catherine, que

l'on entendait jusque dans le couloir. Catherine et Robert se regardèrent, et comme Robert hésitait, et que le groom frappait de nouveau, Catherine alla répondre, se contentant, vu sa demi-nudité, de glisser la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Oui ? fit-elle avec impatience.

Le groom, intimidé par le ton sec de la question, demanda d'une voix tremblante :

— Tout va bien, madame ? Vous n'êtes pas... ? J'ai entendu des cris et je...

— Nous sommes comédiens. Nous répétons une pièce de théâtre pour enfants, basée sur *Natural Born Killers*...

— Ah ! je comprends, dit le groom qui, n'ayant pas vu le célèbre – et excessivement violent – film d'Oliver Stone, ne saisit pas l'humour noir de la réplique. Je voulais simplement vérifier.

La porte refermée, Catherine poussa de nouveau un grand cri pour exorciser sa douleur. Dans le corridor, le groom l'entendit et marmonna : « Ces comédiens, tous des cinglés... »

Le cœur de Catherine battait à tout rompre. Sa vie, son rêve s'effondrait. Mais elle allait au moins savoir pourquoi. Elle prit une grande respiration, fonça vers le lit avec détermination :

— Tu as rencontré quelqu'un d'autre ?

Il ne répondit pas tout de suite, même si Catherine venait de lui donner là une porte de sortie. Mais il était trop foncièrement honnête pour ne pas lui dire la vérité.

— Non.

— Alors c'est ma famille ? Tu trouves que ma famille n'est pas assez bien ?

— Je me fous de ta famille.

— Tu te fous de ma famille ? Parce que mon père n'est pas aussi riche que le tien ?

— Non, je ne me fous pas de ta famille. Ce que j'ai voulu dire, c'est que je me fous que ton père soit moins riche que le mien. C'est toi que je voulais épouser. Mais...

Une pause, une hésitation ultime, puis le saut définitif, irréversible :

— Catherine, j'ai appris que tu avais tourné dans un film pornographique. Mon père m'a montré la vidéocassette.

Catherine se tut. C'était donc cela ! Cette affreuse erreur d'un passé hélas ! pas si lointain qui refaisait surface pour détruire son rêve le plus cher.

— Je peux t'expliquer. On m'a trompée dans cette histoire. Nous devions seulement faire des prises de vue pour une annonce publicitaire. Mais le producteur est un escroc. Il nous a fait boire et il nous a droguées. Je te le jure ! Tu peux le demander à mon amie Claire, qui était avec moi – toutes les deux nous avons été trompées !

— Le mal est fait maintenant. Tu ne te rends pas compte, Catherine, que la famille Elliott est une famille publique, que mon père se présente comme sénateur cet automne...

Elle ne disait rien, accablée, sentant qu'elle avait déjà perdu la partie.

Embarrassé, et pressé d'en finir, Robert retrouvait ses vêtements, les enfilait en hâte, et Catherine le regardait comme un déserteur à qui elle ne pouvait reprocher sa trahison : elle avait perdu la guerre, et lorsque la guerre est finie, y a-t-il vraiment des déserteurs ?

Robert avait ses raisons. La raison d'État. La raison de famille. Sans doute plus forte que tout à ses yeux, et qui en tout cas avait raison de leur amour. Et qu'elle ne comprendrait sans doute jamais complètement parce qu'elle venait d'un autre milieu. Il attachait maintenant les derniers boutons de sa chemise, cherchait la manière d'en finir.

— Je ne tournerai jamais plus dans cette sorte de films, Robert, je te le promets. Et puis il n'a jamais été diffusé en salle. C'est un petit film obscur dont personne n'entendra jamais parler.

— Dès que mon père annoncera sa candidature, les journalistes se mettront à passer toute notre famille au peigne fin. Et ils trouveront. Ils finissent toujours par trouver. C'est leur passion de détruire la vie des honnêtes gens. Je ne peux accepter que cela arrive à mon père. Je suis aussi effondré que toi, Catherine, je te le jure. J'ai... C'est le destin... On ne peut rien faire.

Les larmes aux yeux, Catherine s'approcha de Robert, le supplia :

— Ne me quitte pas, Robert ! Je ne peux pas vivre sans toi. Tu es toute ma vie. On peut remettre nos fiançailles, attendre pour se marier que ton père soit élu au Sénat. On est encore jeunes, on a toute la vie devant nous...

Sans vraiment le vouloir, il l'accabla davantage en ajoutant :

— Tu as trahi ma confiance, Catherine. Et maintenant, je le sais, je ne pourrai plus jamais croire en toi. Si on se mariait, chaque soir, quand je rentrerais à la maison, je me demanderais ce que tu as fait pendant la journée, si tu ne me caches pas encore quelque

chose, quelque chose que je découvrirais par hasard, comme j'ai découvert cette cassette ! Quand je t'embrasserais, chaque fois je me demanderais si tu ne sors pas des bras d'un autre homme, ou du studio d'un autre producteur porno qui t'aurait droguée, lui aussi.

— Je peux mettre fin à ma carrière...

«Ma carrière...», pensa-t-elle à une vitesse vertigineuse. Un bien grand mot ! Comme si elle avait vraiment ce qu'on peut appeler une carrière !

— Je vais tout laisser tomber. Je m'occuperai de toi, seulement de toi, de notre amour... Je passerai ma vie à me faire pardonner... À te faire oublier ma faute...

— Ce n'est pas possible, Catherine. Ce n'est pas possible. Il est trop tard.

Il déposa un baiser furtif sur sa joue, comme un frère embrasse sa sœur, et s'enfuit littéralement de la chambre. Et ce fut seulement lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui que toute la douleur qui était emprisonnée en lui explosa, et qu'il se mit à sangloter.

Elle voulut d'abord le rattraper, mais elle n'en eut pas la force. Elle était dans un état second. Elle ne savait plus qui elle était. Elle savait seulement qu'elle souffrait horriblement, comme si on venait de lui arracher un membre à froid, sans anesthésie.

Une idée lui vint, le remède ultime, qui réglerait une fois pour toutes ses problèmes.

Elle marcha vers la salle de bain comme une automate. Elle attrapa, accroché à la porte, un peignoir fourni par l'hôtel, dont il arborait d'ailleurs fièrement les armoiries. Elle en retira le cordon, retourna près du téléviseur et ramassa le plus gros éclat de verre qu'elle put trouver.

Avec en main ce qui prenait soudain des allures d'arme meurtrière, elle s'approcha du lit, y jeta le cordon du peignoir, ouvrit la radio dont elle haussa le volume. On jouait une chanson de Gloria Estefan, *Here we are*, une chanson qu'elle aimait et qui acquérait en cet instant un sens bien particulier. Car précisément elle n'était plus avec l'homme qu'elle aimait, comme dans la chanson. Elle était seule, complètement seule, peut-être pour la première fois de sa vie. Peut-être aussi pour la dernière fois.

Elle posa près d'elle le grand éclat de verre, s'empara du cordon du peignoir et entreprit calmement de s'attacher la cheville gauche au lit. Si elle changeait d'idée, si elle manquait de courage au dernier moment, elle ne pourrait pas s'enfuir, elle n'en aurait pas le

temps. Elle mourrait au bout de son sang.

Elle fit d'abord trois tours de cordon, puis, avec un acharnement croissant, cinq ou six nœuds, vérifia la solidité de l'attache, qui lui parut convenable. Puis elle reprit le morceau de verre.

Elle regarda avec nostalgie la belle montre Cartier d'homme que son ami lui avait donnée le jour même de leur rencontre, comme pour sceller leur amour, pour créer en tout cas un lien. Elle en avait quelques jours plus tard vérifié le prix chez un bijoutier : sept mille dollars ! Une vraie folie... Mais n'était-ce pas la preuve, précisément, que Robert était fou d'elle ?

Elle eut envie de la retirer, par dépit, comme pour faire comprendre au monde entier qu'elle n'appartenait plus à Robert, qu'elle reprenait sa liberté, que tout était fini entre eux...

Et puis, de la sorte, elle ne risquait pas de la tacher... Mais cette raison d'ordre purement pratique lui parut bientôt absurde : dans quelques minutes elle serait morte, et le sort de sa belle montre la laisserait parfaitement indifférente.

Alors elle tourna vers le plafond son poignet gauche, comme une offrande au dieu cruel de l'amour.

La mort, dit-on, est un cinématographe. À son seuil, le film de notre vie nous apparaît. La rupture avait porté à Catherine un coup fatal. Elle agonisait et revoyait sa vie, ou plutôt la seule chose qui la préoccupait vraiment, son histoire avec Robert : leur rencontre, leur première nuit d'amour, leur premier voyage...

Elle revit surtout, dans une clarté hallucinante, le pacte si romantique qu'ils avaient conclu au sommet de la tour Eiffel, en mêlant le sang de leurs poignets. Elle allait s'unir à lui de nouveau, dans l'invisible, dans l'absolu.

Elle plaça le morceau de verre sur son poignet, exerça une pression légère et traça une fine ligne rouge. Elle fut surprise. Ce n'était pas vraiment douloureux. Alors elle fut encouragée. Si elle n'avait pas réussi sa vie, au moins elle réussirait son suicide. Ce serait facile. Elle partirait. Et son cœur, qui lui martelait douloureusement la poitrine, ne lui ferait plus mal.

Elle appuya plus fort, atteignit une artère, et le sang jaillit dans les airs. Ce fut seulement lorsqu'elle le vit retomber sur elle et sur le lit qu'elle se rendit compte de ce qu'elle était en train de faire. Ce n'était pas de la comédie ! Dans quelques minutes, dans quelques secondes, si elle n'agissait pas rapidement, si on ne la secourait pas,

elle mourrait au bout de son sang.

Elle paniqua. Elle ne voulait plus mourir, elle voulait vivre maintenant ! Il y avait peut-être un espoir. Peut-être Robert changerait-il d'idée. Peut-être leur rupture n'était-elle que passagère.

À la première occasion, il reviendrait sur sa décision. Demain, dans trois jours, dans une semaine tout au plus. De toute manière, il l'aimait. Car on ne pouvait aimer quelqu'un aussi passionnément qu'elle l'aimait sans être payé de retour. Il y avait sûrement une justice pour les amoureux, une sorte de comptabilité céleste, qui finissait toujours par tout équilibrer.

Elle jeta l'éclat de verre, tenta d'arrêter le flot de sang, se mit à crier.

— Au secours ! Au secours !

Elle comprit alors, un peu tard, qu'elle n'aurait pas dû jeter le verre, qu'il lui aurait été utile pour sectionner le cordon qu'elle s'efforça avec l'énergie du désespoir de dénouer. Mais elle n'y arrivait pas, s'énervait, et le sang qui ne cessait de couler gênait son travail.

— Quelqu'un s'il vous plaît, aidez-moi ! Aidez-moi !

Elle tenta d'atteindre le téléphone sur la table de chevet, s'étira, mais son pied ligoté la retenait. Pourtant, en une ultime tentative, elle put enfin toucher le combiné, mais elle l'échappa et le vit rouler avec désespoir au sol.

Sa vue se troubla. Elle entendit à ce moment dans le récepteur la voix du gérant de l'hôtel. Elle tenta de lui répondre, mais n'en eut pas la force et put seulement balbutier des mots inaudibles. Alors elle eut le sentiment que tout était fini. Elle vit une dernière fois le visage de Robert, et elle s'évanouit.